

Exercices de décontamination

Michaël La Chance

Numéro 136, automne 2020

Exercices de décontamination

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94577ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

La Chance, M. (2020). Exercices de décontamination. *Inter*, (136), 8–11.

EXERCICES DE DÉCONTAMINATION

En cette époque de distanciation et de confinement, les artistes interrogent comment ils peuvent exercer une influence sur notre société sans passer par les canaux habituels : ils doivent renoncer aux expositions dans des espaces galerie, aux présentations d'objets surdimensionnés, aux installations destinées à des musées, etc. Plus fondamentalement, la situation de retrait dans laquelle nous sommes placés, pour éviter d'être contaminés par la COVID-19, est devenue une occasion de nous décontaminer de notre contexte culturel. La pandémie remet en cause la productivité de l'artiste. Pour beaucoup c'est le ralentissement, pour quelques-uns c'est l'arrêt total. La pandémie a provoqué un arrêt sur image qui permet de penser le fonctionnement du milieu artistique, qui permet de cristalliser notre critique de l'industrie culturelle : depuis deux ou trois décennies, la production des objets est totalement corrélée à une exigence de visibilité et, plus récemment, à la multiplication des traces numériques. Notre époque est caractérisée par une surexposition médiatique qui a provoqué une inflation artistique – donc une perte de la valeur des œuvres – et un vide relationnel – le droit à l'existence dépendant de la reconnaissance monnayée sur les bons circuits et les bons réseaux. Le contexte sanitaire a pour effet de nous expulser de l'espace trop plein de la culture pour nous faire vivre une certaine expérience du vide, nous confiner dans de petites poches de vacuité. L'occasion nous est donnée de quitter le canevas commun des petits bibelots artistiques qu'exige le milieu culturel, de nous désintoxiquer de notre dépendance envers celui-ci.

Nos circonstances entraînent des mutations de l'art contemporain : disparition du format muséal et des rassemblements mondains, du gigantisme des œuvres qui s'adressent au grand public. Les œuvres s'adressent désormais à l'individu isolé, et nous sommes contraints à ce que les artistes russes appellent *izolyashk*, l'« isolart ». Nous voyons apparaître des actions spontanées qui recyclent l'histoire de l'art à l'échelle humaine, une créativité alternative qui intègre les occupants de la maisonnée et qui mobilise le voisinage. Les microévénements déplacent les lieux et les moyens de diffusion de l'art, traduisant aussi une autre expérience du temps. Tout cela se fait dans une redéfinition du rôle de l'art : dédramatiser ou dénoncer la menace, la claustration, la surveillance, la promiscuité, la précarité, la dépendance envers le numérique. Certaines pratiques de la dérision peuvent être interprétées comme une contestation des mesures d'hygiène préconisées par les autorités ou, tout simplement, une façon de se distraire. Comment exprimer notre expérience de déréalisation quand notre réalité est maintenant « zoomée » ? La pandémie nous fait entrevoir une réalité autre, nous apprivoisons cette nouvelle normalité. Il apparaît que la mondialisation techno-économique était le virus. Alors, l'art n'est pas seulement une carnavalisation de la quarantaine, c'est une occasion de se réinventer devant l'insensé. Une occasion de se décontaminer des discours dominants et tout à la fois de tisser de nouvelles solidarités.

Pour nombre d'entre nous, depuis mars 2020, nous avons eu le sentiment que le temps devenait plus long, que notre vie était mise en suspens. Plusieurs artistes ont résolu d'assumer cet exil intérieur, de se faire plus discrets, anonymes s'il le faut, afin de retrouver le principe de la vie même. La cuisine est devenue l'atelier, la fenêtre la galerie, l'art un exorcisme de chambre. Dans ces nouveaux espaces et cette nouvelle temporalité, ils créent des œuvres inachevées et non cautionnées qui sont de véritables expériences de vie. La paupérisation culturelle des mesures sanitaires les oblige à trouver de nouvelles façons d'inscrire l'art, à se désintoxiquer de leur désir de paraître, à se libérer des idéologies qui dominent le milieu. En effet, une décontamination en profondeur est requise pour retrouver la radicalité d'une énergie première et collective, l'énergie d'une révolte libératrice. La COVID-19 serait alors une métaphore actualisée et concrète de la viralité du capitalisme débridé où, comme le dit Raoul Vaneigem, « le marché et ses gestionnaires sont le virus à éradiquer ».

Certains artistes, comme Monsieur Teste du recueil éponyme de Valéry, font des œuvres ou performances non pour le résultat, mais dans le souci de préserver leurs capacités. La création est devenue un rituel pour se rassurer sur ses capacités, les conserver intacts, chacun préoccupé davantage par « ce qu'il peut » que par le souci du public. Certains ont développé des rituels pour retrouver la force de liaison propre aux paroles et aux images, d'autres font de l'art une façon phatique de se dire des choses à eux, de se rappeler à eux qui ils sont. Parfois la création patentée, sortie de ses circuits, se confond avec le hobby de fin de semaine, le passe-temps du retraité ou le *selfie* de l'adolescent. Les artistes ont commencé à faire des œuvres pour eux-mêmes, loin des normes de pertinence imposées par les galeries et les centres d'artistes. Il semble que tout le monde s'est mis à peindre, à danser, à écrire, à photographier... pour enchanter son quotidien ou, plus radicalement, pour préserver sa santé mentale. Oscar Wilde l'a découvert dans la geôle de Reading en 1895 : il lui fallait écrire pour ne pas devenir fou.

Dans ce dossier d'*Inter, art actuel*, nous avons entrepris d'explorer ces nouvelles activités performatives, pour la plupart autodocumentées. Ce sont des chorégraphies de salon, des alpinismes de comptoir de cuisine, des micro-opéras de balcon. Il s'agit de proposer une réflexion entre l'expression (la voix, le geste, etc.) et l'exiguïté. Pour certains artistes, c'est une « appropriation de l'auto-isolement », comme le dit parfaitement Laurence Baudouin Morin. Le monde s'est arrêté, alors il faut le perpétuer par de petits gestes qui nous donnent le droit de jouer et d'improviser. Le kaléidoscope de l'horreur – appelé *spectacle* – tourne au ralenti, laisse place à de fines mutations : ce sont des glossolalies et des gymnastiques improvisées, des bricolages et des pantomimes, des performances confidentielles ou encore « invisibles » – selon un projet amorcé dès 2015 par Steve Giasson. Ce sont des micro-ouvertures, des signaux de connivence, mais aussi des exercices de réanimation poétique.

Enfin, pour conclure, nous ne pouvons manquer de noter l'ironie de notre situation : l'artiste chassé des galeries et des salles de spectacle est porté à investir des formes de diffusion virtuelles, à contribuer au paysage numérique de l'expression artistique, que ce soit par l'utilisation d'appareils mobiles, de la plateforme Instagram ou des vidéos YouTube. Or, s'il y a effectivement un espace de manipulation et de contagion aujourd'hui, c'est bien le numérique : de puissantes forces techno-économiques entreprennent de façonner nos consciences et sensibilités, de créer des dépendances et de déterminer notre être même. Le retrait des circuits traditionnels nous livre-t-il pieds et poings liés au pouvoir iconocratique de ces calibreurs de contenu ? Plus que jamais, nous sommes conscients que notre esprit et, finalement, tout notre être sont possédés par un système toxique, sont *addicts* de consommation-communication, sont contaminés par une certaine pratique du langage – « *Language is a virus* », disait Burroughs dans *The Ticket That Exploded* (1962) – et sont conditionnés par une saturation d'images. L'art doit se donner une puissance de propagation mémétique, devenir un lieu de mutations signifiantes, négocier des trêves immunitaires, entrer dans une guérilla contre-virale.